

LA LECTURE SAPIENTIELLE DE LA BIBLE

INTRODUCTION

Quelle que soit la confession religieuse à laquelle il appartient, tout chrétien digne de ce nom doit croire à la divinité du Christ et à la divinité de la Bible. Le Christ est pour lui la parole de Dieu incarnée, et la Bible lui transmet en mots humains son divin message. Il est impossible de croire au Christ sans croire au témoignage que lui rendent les Écritures. Et, pareillement, la foi à la Parole de Dieu écrite est sans objet, si elle ne conduit à reconnaître en Jésus la Parole personnelle du Père.

De cette position centrale de la Bible au cœur du mystère de l'Incarnation résulte pour le chrétien des devoirs graves et une obligation précise. Si le Christ est la Parole de Dieu vivante, la terre entière doit faire silence pour l'écouter. Et si la Bible est la transcription écrite de cette Parole, laissée par le Christ à son Église, il est évident que tout chrétien doit la lire, pour en informer sa vie. Dieu ne se dérange pas pour rien.

Lorsqu'il prend conscience avec acuité de ces répercussions concrètes de sa foi, le croyant sincère ne peut qu'éprouver un sentiment de stupeur et de douleur en constatant l'indifférence avec laquelle l'homme reçoit le don de Dieu. Que de chrétiens ressentent cette douleur, en pensant à l'indifférence ou à la négation haineuse de tant d'hommes vis-à-vis du mystère d'amour de l'Incarnation ! Que d'âmes ferventes se désolent en constatant la tiédeur de tant de chrétiens qui, pour des futilités, dédaignent de recevoir le corps

eucharistique du Seigneur ! Et pourtant, ces mêmes chrétiens, ces âmes ferventes ont souvent abandonné aussi complètement la source d'eau vive que sont les Saintes Écritures. Si Jésus, Christ et Seigneur, est vraiment le Fils de Dieu fait homme et le Verbe incarné, — et nous le croyons de toute notre âme, de toutes nos forces, de tout notre esprit, — il est aussi présent dans la Bible que dans l'Eucharistie, et la communion à son corps crucifié et glorieux à la messe ne va pas sans la communion à sa Parole humanisée, par les lectures scripturaires de l'avant-messe. Bible et Eucharistie sont les deux sources de la vitalité chrétienne, car elles sont les deux formes, prolongées jusqu'à notre intelligence et jusqu'à notre cœur, de la chair spirituelle du Verbe incarné. Aussi bien à la lecture de la Bible qu'à la manducation de sa chair ressuscitée s'applique l'avertissement solennel : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'avez pas la vie en vous » (Joan., vi, 53).

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher les causes de la désaffection actuelle des masses pour la Parole de Dieu. Il suffit de constater qu'ici encore Bible et liturgie ont partie liée. Les mêmes causes, qui ont provoqué la décadence liturgique depuis le XIII^e siècle, sont à l'origine de la décadence biblique. Et les mêmes ferments profonds de rénovation chrétienne qui sont au point de départ du mouvement liturgique actuel tendent naturellement à mettre en branle un mouvement parallèle et conjoint en faveur d'une renaissance biblique. C'est un fait remarquable qu'au moment d'entreprendre l'œuvre infiniment délicate d'affronter le monde nouveau qui naît sur les ruines de la civilisation humaniste, l'Église retourne comme d'instinct aux sources de sa pensée et de sa spiritualité traditionnelles. Elle affirme ainsi sa conviction que pour s'intégrer hardiment et franchement les conquêtes les plus neuves de l'homme moderne, il lui suffit de leur insuffler l'esprit toujours jeune de sa vitalité antique.

Un tel effort ne va pourtant pas sans tâtonnement. Le mouvement biblique qui s'ébauche en divers points du monde chrétien en est encore à ce stade. Il s'amorce après une longue période de « jansénisme » qui a fait négliger la Bible plus profondément encore que l'Eucharistie. Il est

géné dans le catholicisme par une longue polémique, souvent stérile, avec le protestantisme. Il naît surtout immédiatement après la période desséchante du scientisme biblique dont les excès, au cours du siècle passé, ont eu pour effet de mettre à son comble la défiance pratique du peuple chrétien touchant les Saintes Écritures. Parti sur l'initiative privée de quelques laïcs et hommes de lettres, le retour actuel à la Bible en France et dans les pays limitrophes devait presque nécessairement prendre la forme d'une réaction contre la science exégétique du XIX^e siècle. Les vues neuves et par ailleurs fécondes de plusieurs théologiens modernes semblent parfois l'encourager dans ce sens, en proposant un retour pur et simple à la méthode patristique d'interprétation scripturaire, comme à une méthode indépendante et autonome de la méthode historique.

Il y aurait, à notre avis, un réel danger à ce que le présent mouvement biblique ne dépassât pas ce stade de la réaction. Loin de vouloir se replier sur un passé révolu, en rejetant les incontestables enrichissements de la science biblique, il doit, sous peine de sombrer dans un piétisme fade et dissolvant, faire la synthèse vivante des méthodes patristiques avec les techniques modernes. Tout comme le mouvement liturgique doit se frayer une voie vraiment neuve, en évitant aussi bien la stérilité des reconstitutions archéologiques que la puérilité d'un américanisme sans traditions, de même le mouvement biblique qui lui est conjoint, aura à retrouver l'authentique climat spirituel de la lecture biblique au temps des Pères et à vivifier à son contact les principes d'interprétation, tout en s'intégrant vitalement les conquêtes les plus stables de la méthode critique. L'Église ne se penche sur son passé que pour en construire l'avenir. Elle a cette confiance de croire que tout ce qui humain est, de droit, chrétien. Loin de craindre de s'assimiler les progrès authentiques réalisés par l'homme en quelque domaine que ce soit, elle prétend leur apporter son couronnement, en en faisant le ferment de ses nouvelles conquêtes divines. C'est à une rénovation profonde d'esprit que nous convie le retour actuel à la spiritualité de la Bible, de la liturgie et des Pères, beaucoup plus qu'à une reconstitution matérielle de vocabulaire, de rites ou de théories théologiques. Cette rénovation ne s'accomplira que si le chrétien reprend plei-

nement conscience du plan de l'Incarnation. De ce plan, les méthodes historiques ou critiques elles-mêmes peuvent n'être qu'une illustration nouvelle et plus éloquente, en permettant de mieux découvrir, au creux de l'humain et dans l'évolution du temps, l'action intime du divin et de l'éternel.

I

Le climat de la lecture de la Bible

Il ne suffit pas, pour aborder la Bible, d'avoir dans la tête un certain nombre de notions plus ou moins précises. Ce qu'il faut attendre d'un retour à la méthode biblique des Pères, c'est essentiellement une redécouverte du climat personnel et de l'ambiance proprement chrétienne qui seule permet d'entrer dans le contenu vivant des Écritures. La Parole de Dieu est vivante et ne se reçoit que dans la vie. Pour en percevoir l'accent, il faut que l'oreille de l'âme soit ouverte et attentive.

Ce climat personnel est évidemment constitué d'éléments divers. Toutes les facultés humaines doivent contribuer à le créer : la raison et la volonté, les puissances d'intuition et de cœur. Il faut apporter à la lecture de la Bible le meilleur de soi-même. Le corps social de l'Église est le cadre indispensable qui doit soutenir cet effort, en maintenant le contact avec la vie entière de l'Esprit dans le temps et l'espace. Mais toutes ces conditions humaines, personnelles ou sociales, n'ont qu'un ferment : la foi dans la charité. Les vertus humaines authentiques ne sont que l'épanouissement, dans la nature, de l'orientation profonde vers Dieu que la grâce éveille au creux le plus intime de l'homme. Sans cette fécondation surnaturelle, elles sont tronquées, disjointes et réduites à la condition de plis mentaux. Seule la foi anime et épanouit les attitudes intellectuelles, et seul l'amour féconde les dispositions morales. Il faut d'emblée affirmer le caractère essentiellement surnaturel de la lecture de la Bible, à toutes les étapes de son étude. Quand bien même voudrait-on s'en tenir par souci de méthode, à une lecture philologi-

que ou critique, toujours une attitude plus profonde devra différencier totalement cette lecture de l'étude, matériellement identique, d'un auteur profane.

La foi est le fondement et le résumé de toutes les dispositions *intellectuelles* requises pour la lecture de la Bible. Le chrétien qui lit la Bible doit, avant de l'ouvrir, croire en son contenu divin qui est le Christ, croire en l'Église qui lui livre ce contenu, croire en l'Esprit qui vivifie la lettre et sanctifie cette Église. Dans la Bible, c'est Dieu qui parle à l'Église, et par l'Église au fidèle. C'est le Fils de Dieu qui se révèle dans le souffle vivifiant de l'Esprit. Pour entendre Dieu, il faut faire le silence en soi. Pour être mû par son Esprit, il faut abdiquer le jugement propre. La foi est à la base de toute réception de Dieu, parce que l'édifice chrétien repose sur la loi de la mort. Pour que la Parole de Dieu puisse pénétrer, il faut que meure l'autonomie de l'orgueil humain qui veut se faire à lui-même sa vérité. A toutes les étapes de l'étude biblique, un esprit de soumission croyante envers toutes les formes de la vérité, quelles qu'elles soient, doit donc se substituer à la concupiscence de l'esprit qui aime construire et concevoir à sa guise plutôt que de recevoir et de se proportionner au réel.

Mais c'est une tâche délicate que de mettre ainsi sa foi au nœud vital de la lecture biblique. L'action de la foi est parfois conçue comme celle d'un garde-fou extérieur : elle serait destinée à arrêter le jeu naturel des investigations personnelles du croyant, en marquant les limites de sa liberté. C'est là une conception insuffisante, qui considère la foi comme une donnée imperméable à l'esprit humain. On rejoint la même erreur, par un point opposé, lorsqu'on se sert des formulations de la foi comme d'autant de principes rigides, dont on tire des corollaires et des conclusions variées, qu'il s'agit d'imposer à tout prix aux textes et aux faits. La foi n'est pas cela non plus. Elle n'est ni un garde-fou, ni un levier mécanique; elle est un esprit vivant, un mobile profond et souple, qui oriente sans fausser, dirige sans paralyser, éclaire sans éblouir, juge sans préjuger. Elle vient épanouir et développer les virtualités de l'esprit humain, non s'y substituer.

La foi est *humble* parce qu'elle a le sens de la grandeur de Dieu et des petitesse de l'homme. Elle sait accepter de

ne pas tout comprendre d'emblée, et de ne pas vaincre toute obscurité. Elle est par là même *éclairée*, car elle a confiance dans la vérité de Dieu et sait que l'intelligence humaine a été créée par Dieu comme point d'insertion en l'homme de sa vérité éternelle. Elle est donc *forte* et confiante, sans pusillanimité. Elle n'a pas peur de regarder en face les faits les plus déroutants au premier abord : car elle se sait en possession vivante de la solution, même si elle n'arrive pas à la découvrir. Bien plus, elle se fortifie et se purifie au contact de ces conflits apparents; elle y apprend à se dépouiller de toutes les superfétations dont l'esprit humain est si souvent embarrassé, en même temps qu'elle aime à y adorer la grandeur des mystères divins, dans l'aveu de ses propres obscurités. Elle élargit ainsi son champ de vision; elle devient réaliste, concrète, prudente, — car elle connaît la faiblesse humaine, — mais hardie aussi et audacieuse, car elle n'a jamais peur d'être mise en échec. Elle préfère rester dans l'expectative plutôt que de tronquer le moindre élément de vérité, que ce soit dans sa foi ou dans sa raison. La vraie foi est ainsi la meilleure école de la largeur de vues et du *bon sens*. Le bon sens est peut-être, avec l'humilité claire et hardie, le plus beau fruit de la foi et sa forme la plus indispensable pour la lecture de la Bible. Car le bon sens n'est rien d'autre qu'un sens droit du réel, et rien n'est plus réel que la foi. Le bon sens tient le croyant aussi éloigné des pusillanimités étroites du timoré que des témérités du rationaliste échevelé. Si la plus grande part des innombrables travaux que la Bible a fait naître depuis le XIX^e siècle est à envoyer au pilon, c'est parce qu'il a manqué à leurs auteurs une once de bon sens, c'est-à-dire de la foi comme un grain de sénevé.

Mais à ces dispositions intellectuelles, il est absolument indispensable de joindre des *dispositions morales*. La foi est surtout don de soi : elle est le germe, en même temps que le fruit, de l'*amour*. Il n'y a pas de mort à la rébellion de l'intelligence sans mort à la volonté propre. La recherche droite, profonde et sincère de la vérité n'existe que si la volonté se trouve disposée au plus intime d'elle-même à se soumettre à la vérité découverte, quoi qu'il en coûte, dans l'agir crucifiant. Le Verbe de Dieu ne trouve accès en notre intelligence que si son Esprit a préalablement soulevé le

levier volontaire qui règle l'ouverture de cette intelligence. La vraie foi est charité, et il n'y a pas de charité sans foi. Car le Fils de Dieu est la source de l'Esprit, mais l'Esprit est, à son tour, le seul introducteur à la vie filiale du Fils en son Père. Une interaction constante de l'intelligence et de la volonté, de la raison et du cœur, de la foi et de la charité, du Fils et de l'Esprit, constitue le ferment essentiel du climat nécessaire à la compréhension vivante de la Bible. Cette interaction s'opère d'abord sur le plan de la mort au vieil homme, car intelligence et volonté se dépouillent mutuellement de leur vice d'autonomie révoltée; ensemble elles descendent au creux de leur appel intérieur, tout entier tendu vers la lumière du Fils de Dieu et l'amour vivifiant de son Esprit. Mais cette interaction dans la mort est déjà l'effet de leur interaction dans la possession positive de la réponse divine. Le choc de la vérité révélée ébranle la volonté pour l'action, et l'élan d'amour qu'il fait jaillir du cœur rempli de l'Esprit élargit en retour jusqu'à l'infini les horizons de l'intelligence devant les perspectives du Verbe. La pleine vérité naît de l'amour. Mais l'amour naît au premier rayon de la vérité. Et pourtant ce premier rayonnement lui-même tire encore son origine du secret le plus intime de la bonne volonté radicale, où le moi accepte de mourir, à la sollicitation secrète du Père.

La charité vraie, profonde et agissante, soumet donc la volonté à l'Esprit comme la foi soumet au Fils l'intelligence. La Bible nous offre la révélation de Dieu en sa Parole incarnée : c'est par la foi que nous devons la recevoir. Elle nous offre cette révélation dans l'inspiration de l'Esprit : c'est par la charité que nous ouvrons nos cœurs à cette divine inspiration. C'est l'Esprit qui nous conduit au Fils. L'amour s'avère capable d'éveiller dans l'intelligence des virtualités qu'aucune discipline intellectuelle et aucune technique n'ont été capables de développer. Cet amour que proclame la Bible est l'amour du Fils de Dieu, il soulève nos cœurs par l'Esprit vers la Parole du Père. Pour trouver le Christ dans la Bible, il faut l'y chercher et l'y désirer, il faut l'interroger dans sa Parole écrite avec cette ardeur que toute âme de chrétien met à espérer son retour visible. L'amour de la Bible n'est pas une dévotion particulière ou une forme spéciale de spiritualité chrétienne; cet amour n'est rien d'autre

qu'une face de la charité proprement surnaturelle. Elle a le même et unique objet : la Parole incarnée du Père, et elle a le même et unique principe : l'Esprit filial du Fils de Dieu.

Il faut éviter toutefois de se méprendre sur la nature de cet amour. Il ne s'agit pas d'une inclination sentimentale. L'amour surnaturel est fiché au creux de la volonté. Cet amour est *persévérant* : il ne se lasse pas des longues études préparatoires et des premiers tâtonnements. Il est *patient* : car il sait que le suc divin ne se révèle que peu à peu, et que l'efficacité de la Bible n'est pas indépendante de la conduite infiniment concrète de chaque âme par l'Esprit. Cet amour est *détaché*, parce qu'il respecte l'infinie liberté de Dieu qui choisit pour chacun les moyens qu'il juge bons. Il est *humble* : car il n'y a pas d'amour vrai qui n'englobe tous les aspects, même les plus pauvres, de la chose aimée. On ne peut aimer l'âme sans le corps. Il n'aime pas vraiment la Bible, celui qui ne se sent pas de goût pour le détail de sa lettre et qui est rebuté par la critique textuelle ou historique. Enfin et surtout, cet amour doit procéder d'un cœur *pur*. « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. » La pureté de cœur a toujours été signalée par les Pères comme la condition la plus indispensable pour la lecture de la Bible. La Bible est opaque à celui dont l'âme n'a pas le regard clair, car elle contient la Lumière de Dieu dans un vase de terre, et les yeux qui ne sont que charnels ne peuvent percer l'épaisseur de son enveloppe.

Des *conditions sociales* précises viennent enfin féconder ces dispositions intellectuelles et morales. Le climat de la lecture de la Bible est *communautaire*. La lecture de la Bible doit se faire dans le climat traditionnel et vivant de l'Église. Ce climat s'est constitué au cours d'un long passé et est tout pénétré de la pensée patristique. Mais il se prolonge et s'épanouit dans le présent par la *liturgie*. La liturgie est le cadre le plus authentique de la vie totale de l'Église. Elle contient la quintessence de l'esprit des anciens Pères; elle est pétrie de la révélation biblique. Mais son contact avec ce passé reste actuel; elle le rend présent et le perpétue, car elle n'est pas une figuration artificielle, mais un *acte*. La liturgie met en acte la foi et l'amour du chrétien; elle prolonge dans le temps le mystère éternel de l'Incarnation du Fils de Dieu par la sanctification de son Esprit. La liturgie

n'a de sens que par la réalité du mystère eucharistique, et le rôle de l'Esprit dans la formation du Corps du Christ s'étend grâce à elle à la Parole écrite où le Verbe de Dieu s'exprime sous l'espèce sensible des mots. C'est à cette efficacité surnaturelle, bien plus encore qu'à la plus grande portée naturelle de toute lecture communautaire, qu'il faut attribuer la valeur primordiale de la lecture liturgique de la Bible. Hélas! pourquoi cette lecture n'est-elle plus, si souvent, que l'accomplissement formaliste d'une rubrique? Dans l'acte liturgique, l'Esprit, inspirateur de la Bible et vivificateur de l'Église, réalise dans la chair du chrétien par l'Eucharistie l'incorporation vivante au Corps du Christ, en même temps qu'il l'opère en son esprit par la parole écrite. L'Église, corps mystique du Christ, ne communie pleinement à sa Pensée dans la Bible, son corps verbal, qu'en communiant à sa Vie par la réception de son corps eucharistique. Dans ce geste humain où le chrétien s'engage tout entier, l'Esprit concentre en quelque sorte toute sa vertu vivifiante; il y unifie, par son animation centrale, les formes hiérarchisées du Corps total où s'incarne le Fils de Dieu.

C'est donc un esprit et une ambiance vivante qu'il faut demander à la liturgie et aux Pères, non des interprétations de détail ou des principes d'exégèse. Il ne faut jamais manier trop matériellement l'argument de l'interprétation unanime des Pères et de la liturgie. Il y a moyen de mettre sur fiches pour chaque verset les positions respectives des Pères et de rester totalement étranger à leur esprit biblique, tout comme il est possible d'être pétri de cet esprit sans tenir presque une seule de leurs positions particulières. La pensée traditionnelle de l'Église est à ce point pétrie du sens biblique le plus authentique qu'elle ne craint pas d'user de la liberté que confère l'amour en utilisant la Parole inspirée pour ses fins propres. Ni la liturgie ni la patrologie ne sont une méthode d'exégèse, et c'est une entreprise dépourvue de sens que d'opposer la méthode patristique et liturgique à la méthode historique et scientifique. Chaque Père avait sa méthode, plus ou moins bonne, plus ou moins dépassée par suite des progrès techniques : ce qui ne passe pas, c'est leur esprit, c'est un angle de vision chrétien dans la manière d'envisager la révélation biblique, ce sont les grandes lignes d'une herméneutique chrétienne que nous avons essayé de

résumer, en les transposant parfois scientifiquement, dans un essai sur la révélation du Verbe. Il est impossible à cet égard de trouver une interprétation plus authentique de tout le message biblique que dans la liturgie de Pâques ou de la Pentecôte. Et c'est pourquoi la lecture annuelle de la Bible prend un sens tellement riche lorsqu'elle est synchronisée avec le déroulement de l'année liturgique. Mais on risque tout autant d'émousser la finesse profonde de la pensée traditionnelle de l'Église que de paralyser l'efficacité actuelle de la Bible lorsqu'on cherche à ramener brutalement l'un à l'autre le langage biblique et sa paraphrase liturgique, au lieu d'y reconnaître deux expressions d'un même Esprit vivant et de l'unique Parole de Dieu.

II

Le sens de la Bible

En parlant de la liturgie et des Pères, nous venons d'effleurer le problème central du sens des Écritures. Ce problème est des plus anciens, et il est toujours aussi actuel. Les patrologues qui, à notre époque, se penchent avec tant de ferveur sur les écrits des Pères sont stupéfaits de découvrir la richesse des points de vue auxquels ceux-ci se sont placés dans leur lecture de la Bible. On énumère alors les sens variés et nombreux qu'ils utilisent et on s'efforce de les systématiser. Outre la distinction classique entre sens littéral, allégorique et accommodatice, on voit apparaître les sens moral, typique, anagogique, mystique, figuré, d'autres encore... Mais on ramène volontiers tous ces termes à une simple opposition, en distinguant le sens « littéral » et le sens « spirituel ».

EXPRESSIONS ÉQUIVOQUES

Pour voir un peu clair dans ces multiples désignations, quelques remarques préalables s'imposent. Il faut d'abord reconnaître l'équivocité du terme « spirituel ». Il recouvre, chez les modernes, les points de vue les plus disparates. Il

s'applique aussi bien aux interprétations les plus authentiquement « typiques » qu'aux fantaisies les plus subjectives ou aux considérations de la piété. Tout compte fait, c'est cette note de piété qu'il évoque le plus généralement; est dit « spirituel » le sens qui nourrit la vie « spirituelle », par opposition à la sécheresse de la lettre qu'inventorie la science technique de l'exégèse. Le mot « spirituel » prend dès lors un sens très moderne et désigne la vie affective de l'esprit sur le plan religieux surtout. Il s'oppose presque à vie intellectuelle. Il introduit un élément essentiellement subjectif et affectif.

Mais qui ne voit l'équivocité d'un tel terme, lorsqu'on prétend s'autoriser, pour le reprendre, du sens « spirituel » des Pères? Chez les Pères, le « spirituel » ne désigne ni le monde des esprits ni le monde du « sentiment religieux », par opposition au monde de la matière ou de la raison a-religieuse. Pour nommer ce monde des « âmes », ils emploieront plutôt le terme de « psychique ». Le « spirituel », pour eux, a le sens proprement biblique de « divin » et d'objectivement transcendant. Il s'oppose à « charnel » et à tout ce qui n'est qu'humain. Il désigne le plan des réalités profondes et pleines où Dieu se meut, le monde « en Esprit et en Vérité » par opposition au monde terrestre des phénomènes et des symboles sensibles. Il n'y a conflit entre ces deux mondes que si « la chair et le sang » s'insurgent contre l'Esprit, en faisant de ce qui n'est que figure et tremplin d'une vérité supérieure la caricature rivale et autonome de celle-ci. Par lui-même, le monde « charnel » et phénoménal est le soutien, l'expression sensible et l'introduction au monde « spirituel » qui s'ouvre au-delà de lui et dans son prolongement. Néanmoins, pour passer de l'un à l'autre, pour ne pas se buter à la réalité phénoménale et pour y découvrir la réalité profonde, il faut l'intervention d'un principe supérieur, car c'est une initiation au plan de Dieu : il faut l'Esprit. « Ce n'est pas la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais le Père qui est dans les cieux » (Matth., xviii, 17). L'exégèse spirituelle, pour les Pères, consiste à dégager la portée profonde et objective d'un texte, à la lumière de l'économie entière du salut. Elle prend son point de départ dans l'exégèse « littérale », car elle n'entend que mettre en lumière, grâce à la foi, la pleine valeur des expressions

obvies de l'écrivain. Ce n'est donc pas une exégèse subjective, mais objective; non pas piétiste, ni moralisante (malgré de nombreuses paraphrases morales), mais doctrinale et enseignante. Si l'on voulait éviter l'équivocité des termes « spirituel » et « littéral », on parlerait plutôt de sens « pneumatique » et de sens « somatique »; mais que ces néologismes sont barbares!... Quoi qu'il en soit, ce qui différencie les deux ordres, ce n'est pas l'utilisation subjective (scientifique ou dévote), mais le point de vue objectif du contenu, d'une part purement humain, d'autre part illuminé par la foi totale.

Il faut aussi dissiper un autre préjugé assez fréquent sur le sens littéral. Ce terme n'est guère plus heureusement choisi que les autres. On semble souvent croire que « littéral » veut dire « au pied de la lettre ». En réalité, le sens littéral n'est rien d'autre que le sens poursuivi par l'auteur du livre. Il se dégage des mots pris dans le sens obvie que l'écrivain a voulu leur attribuer, suivant les règles reçues dans le genre littéraire employé par lui et selon les normes conventionnelles admises dans son milieu. Ce sens littéral peut donc être moral, typique, figuré, allégorique ou mythique, s'il appert que telle a bien été l'intention de l'écrivain. Le sens littéral de l'Ecclésiastique est moral, celui du quatrième Évangile est à la fois historique et typique, celui de l'Apocalypse est purement allégorique. L'unique sens littéral peut donc rayonner suivant plusieurs perspectives, lorsque l'auteur a cherché à exprimer sa pensée sur plusieurs plans. C'est évident pour l'Évangile de saint Jean, où les moindres notations historiques ont à la fois une valeur matérielle d'histoire, une valeur psychologique comme élément dramatique d'une interprétation religieuse de cette histoire, une valeur allégorique comme symboles de la pensée doctrinale, enfin une valeur typique, comme suggestion, au-delà des faits rapportés, d'une solution aux problèmes doctrinaux des chrétiens de la seconde génération, et, après elle, des chrétiens de tous les temps. A un moindre degré, les Évangiles synoptiques poursuivent aussi un but moral ou didactique en même temps qu'ils cherchent à faire connaître Jésus. Ceci peut s'observer dans presque toutes les parties de la Bible. Le sens littéral est donc multiforme.

UNITÉ DE SENS

Il est d'autres équivoques à dissiper à propos des sens accommodatice, allégorique et moral. Mais, pour le faire, il faut commencer par poser, avec le maximum désirable de force et de clarté, le principe fondamental qui doit présider à tout effort de fixation du sens de la Bible. Ce principe peut paraître évident; néanmoins, il est très fréquemment méconnu, et c'est en voilant sa force par le recours à des appréciations subjectives que certains modernes risquent de faire dévier gravement l'heureux mouvement actuel de retour à la Bible. Ce principe proclame avec énergie qu'un livre quelconque ne peut avoir d'autre sens que celui qu'a voulu lui donner son auteur. Le sens de la Bible, c'est la signification précise que Dieu a voulu lui donner en inspirant l'écrivain sacré. On peut discuter sur l'étendue, la portée et la profondeur de ce sens. La mission de l'exégète est précisément de fixer les lois qui permettent de reconnaître l'intention divine, et l'interprétation du texte n'a pas d'autre ambition que de se mouler avec le maximum d'objectivité sur le contenu réel de pensée divine qu'il faut dégager de ce texte. Mais le seul but, le seul intérêt, la seule valeur de la Bible, c'est le sens objectif que Dieu y a mis. Tout ce qui ne peut pas être attribué avec certitude à l'intention divine est à exclure du sens de la Bible, comme ne bénéficiant pas de la fécondité proprement surnaturelle qu'assure au Livre sacré l'inspiration de l'Esprit.

Il va sans dire qu'une telle exclusion n'est pas une condamnation de tout usage accommodatice ou allégorique de la Bible, et encore moins un désaveu de ses applications à la vie morale. Mais l'accommodation n'est légitime que dans des limites très précises. Elle ne peut être que l'expression spontanée d'une refonte complète, par la pensée biblique, de la mentalité du chrétien, et la projection naturelle, sur ses propres conceptions, des formes essentiellement bibliques qu'ont prises son imagination et sa sensibilité personnelles. Il n'y a pas de *sens* accommodatice, car par définition l'accommodation est une utilisation des termes de la Bible, qui est étrangère à leur contenu objectif et voulu par Dieu. Dans

l'accommodation pure (qui est rare, en somme) la Bible n'est plus une pensée, mais un langage. Il en est de même pour l'utilisation morale de la Bible, lorsque la portée éthique dégagée des textes ne peut être attribuée à l'intention divine. Un esprit bien disposé peut tirer un profit moral de toute lecture, même immorale. Comme tout autre livre, la Bible peut être l'occasion de réflexions personnelles très pertinentes et bienfaisantes, qui ne sont pas pour autant contenues objectivement dans le sens obvie des textes. Ceux-ci ne sont alors qu'une occasion de réflexion humaine, non un enseignement divin. Ces réflexions subjectives ne sont en aucune manière un sens de l'Écriture et ne bénéficient pas de son efficence divine. Il n'y a pas, à proprement parler, de sens moral de la Bible. Lorsque la Bible donne un enseignement moral, — et c'est presque à chaque page, — le sens moral de ces passages n'est rien d'autre que leur sens littéral, voulu par Dieu. Il va sans dire, néanmoins, que de nombreuses applications personnelles des textes scripturaires bénéficient de l'intention divine. C'est le cas, par exemple, lorsque le texte sacré formule directement ou indirectement (ainsi, dans un récit) un principe moral que le lecteur ne fait qu'adopter pour lui-même. Le tableau de l'équilibre moral d'un David est une leçon pour tout chrétien, et cette leçon est le sens littéral du texte, encore que l'écrivain ne l'ait guère prévu. Elle est, en effet, objectivement contenue dans le dessein qu'il a poursuivi.

Le sens littéral est donc le seul vrai sens de la Bible. En l'affirmant, nous n'entendons nullement exclure, comme nous allons le dire, la dualité de points de vue, — somatique et pneumatique, — chère à toute la tradition chrétienne. Bien au contraire. Mais avant d'exposer cette dualité, il faut en fonder solidement la valeur sur l'unité absolue de sens, en greffant l'un et l'autre aspect sur la lettre même de l'Écriture. Un livre n'a qu'un sens : celui qu'y a mis son auteur. Un auteur peut avoir plusieurs intentions à la fois, mais cette pluralité ne peut jamais être une juxtaposition de sens hétérogènes, comme dans les écrits cryptographiques. Même dans ces derniers, il n'y a qu'un sens, celui qui est sous-jacent. L'autre n'est qu'un paravent.

DUALITÉ DE PERSPECTIVES

Mais la Bible est-elle un livre comme les autres ? N'a-t-elle pas précisément deux auteurs, Dieu et l'écrivain sacré, et cette dualité n'entraîne-t-elle pas nécessairement l'existence de deux sens nettement distincts ?... Cette objection est rarement formulée en termes aussi clairs, mais elle est sous-entendue dans tous les raisonnements qui cherchent à établir l'existence d'un sens spirituel détaché du sens littéral. C'est ici que se laisse percevoir toute l'importance d'une exacte compréhension de la nature de la révélation et de l'inspiration scripturaires. Certes, la Bible a deux auteurs, mais ces deux auteurs n'ont qu'un acte. Leurs activités respectives sont si parfaitement conjuguées et à ce point compénétrées qu'elles produisent nécessairement un seul et même effet. On ne peut isoler la part de Dieu de celle de l'écrivain ; l'un et l'autre collaborent, chacun sur son plan et dans un ordre hiérarchique précis, à une seule et même œuvre. Cette œuvre est à attribuer tout entière à l'un et à l'autre, et à l'un par l'autre. Et si l'inspiration est théandrique, le sens de la Bible l'est aussi nécessairement. La pensée de la Bible n'est pas le fruit d'un malaxage de deux pensées hétérogènes et formées indépendamment l'une de l'autre ; c'est l'unique Pensée de Dieu incarnée dans un processus humain. Dès lors, la Bible échappe moins que tout autre livre à la loi de l'unité de sens. Il y a nécessaire coïncidence entre l'expression humaine et la Pensée divine, et cette dernière est obligatoirement circonscrite par la première. Si Dieu nous parle dans l'Écriture en mots humains, c'est au sens de ces mots qu'il faut demander l'accès au message divin. Il en résulte que le sens divin de la Bible s'identifie très exactement à la pensée de l'écrivain sacré. Il n'y a qu'un sens qui est le sens littéral, tel que l'a compris l'auteur humain sous l'influx de l'inspiration. Car ce que pense l'écrivain sacré n'est que la matérialisation sensible de la Pensée de Dieu.

Une autre conception dualiste est également à écarter ; c'est celle qui voudrait consacrer la complète autonomie de deux attitudes différentes vis-à-vis de la Bible : l'attitude rationnelle et l'attitude de foi. Ne rencontre-t-on pas des

exégètes, même catholiques, qui acceptent méthodologiquement cette distinction, comme si l'humain et le divin se superposaient dans la Bible? Certes, celle-ci se présente à l'homme sous une forme humaine et assimilable, car elle veut se faire entendre de l'homme. A ce point de vue, elle s'offre aux prises de l'intelligence naturelle et nécessite le même effort de compréhension que tout autre livre. Tout homme est ainsi capable de saisir par lui-même l'aboutissement humain de la Parole de Dieu. Mais cet aboutissement n'a pas de stabilité autonome. Il plonge ses racines au-delà de l'homme, et ne se livre par conséquent d'une manière adéquate qu'à celui qui sait entendre une Parole divine humanisée avec une humanité divinisée. Il y a donc une lecture charnelle de la Bible et une lecture croyante. La première peut paraître donner un sens adéquat; elle peut utiliser toutes les ressources de la critique et de la science : elle est vouée à l'échec et aux méprises les plus graves, si elle ne reçoit pas de la foi son orientation décisive. En réalité, à ce point de vue encore, il n'y a pas de dualité dans le sens de la Bible : il y a deux sens qui s'opposent comme le vrai et le faux. Le sens chrétien ne se superpose pas au sens charnel. Celui-ci est le résultat monstrueux d'une séparation, opérée arbitrairement entre l'expression humaine et son principe divin. Le sens chrétien n'est pas davantage distinct de cette expression humaine; il n'est rien d'autre que la perception plénière du contenu objectif total de cette expression à la lumière de l'intelligence fécondée par la foi. Il n'y a qu'un seul vrai sens de l'Écriture : le sens littéral perçu avec foi.

Et pourtant, il y a bien, dans la Bible, une dualité profonde : dualité de perspectives successives en un seul et même sens, mais non dualité de sens. Cette dualité n'est pas à chercher entre un sens humain et un sens divin, ni entre un sens terrestre et un sens de foi : c'est à l'intérieur même de la lecture croyante que s'ouvrent ces deux perspectives. Il ne s'agit pas d'une opposition entre deux réalités hétérogènes, ni entre deux plans autonomes, mais entre le symbole et sa portée profonde, entre le figuré et le véritable. La dualité d'auteurs entraîne, en effet, pour la Bible une particularité remarquable et absolument unique. L'inspiration confère à tout l'ensemble une unité de pensée divine abso-

lue, par-dessus la variété et la multitude des auteurs humains qui ont été les porte-parole partiels de cette pensée. On arrive ainsi à une situation qui est à première vue paradoxale : le sens divin d'un texte biblique se mesure exactement à la pensée de l'écrivain humain, et pourtant cet écrivain n'a pu percevoir toute la portée de sa propre pensée, car il n'a pas saisi tout l'ensemble de la pensée inspirée dont la sienne n'est qu'un élément. Chaque écrivain ne reçoit, par l'inspiration, que la communication précise dont témoigne son œuvre. Mais Dieu voit plus loin que l'homme. Il ne lui fait cette communication que dans un mouvement plus vaste de révélation inspirée, et en fonction des développements acquis ou à venir. Il voit la place précise qu'il a assignée à chaque auteur inspiré dans l'ensemble de la Bible, et la parcelle de vérité divine qu'il lui confie lui est mesurée par rapport à sa position dans l'économie générale de la Révélation.

Il ne suffit donc pas pour comprendre la Bible de saisir tout le contenu immédiat d'un texte en lui-même, en épousant au maximum la signification exacte qu'a voulu lui donner l'auteur inspiré; il faut en quelque sorte dépasser ce dernier — sans pourtant le quitter — en s'élevant jusqu'à l'ensemble de la vue divine, pour mesurer la portée fonctionnelle de ce texte dans l'économie de la révélation entière. Deux points de vue sont ainsi possibles, dans la lecture de la Bible. Le point de vue initial est celui de l'auteur inspiré, car avant de comprendre un élément en fonction d'un ensemble il faut percevoir cet élément en lui-même. C'est ce qu'on pourrait appeler la perspective historique. Partant de l'humain, — avec foi, — le lecteur dégage avec le maximum d'objectivité la pensée concrète de l'écrivain, afin de rejoindre en lui la communication précise de vérité divine que Dieu lui a confiée. Mais au cours même de cette enquête, la relativité de cette communication s'impose au lecteur qui possède la Bible achevée, et qui, par sa foi chrétienne, adhère à l'ensemble de la communication divine. L'élément partiel que lui a révélé son étude particulière de tel texte vient s'enchâsser dans cette vue d'ensemble, comme un moment dans un déroulement plus vaste, et comme une étape de l'évolution vivante. A cet instant précis, il abandonne le point de vue de la parole humaine divi-

nisée, pour adopter celui de la Parole divine incarnée. A ce point de vue éternel, l'élément donné prend une valeur inattendue et pleine, qui a échappé le plus souvent à l'auteur inspiré lui-même. La pensée de ce dernier se manifeste comme susceptible de transpositions imprévues par lui, mais voulues par Dieu. La perspective historique se prolonge ainsi naturellement, de par son contenu objectif même, dans une perspective plus vaste et éternelle. Les diverses parties et les textes particuliers y prennent leur pleine signification divine, grâce à leur valeur « typique » et au caractère de réalité inchoative que leur confère leur appartenance à l'unique Pensée divine. Les réalités mouvantes de la révélation en marche y laissent découvrir les formes naissantes de la révélation achevée. Elles ont ainsi une portée symbolique qui en fait des signes naturels autant que la préparation effective de la Réalité définitive.

Le sens « spirituel » suppose ainsi un double rapport entre les divers plans successifs sur lesquels se réalise, par transposition, l'évolution progressive de la Révélation : un rapport de *proportionnalité* interne entre le contenu de pensée révélée d'un stade à l'autre, et un rapport de *causalité efficiente* dans le déroulement historique qui a conduit de l'un à l'autre. Dans cette perspective, le stade antérieur prend la valeur de « type » ou de « symbole » par rapport au stade postérieur. Mais ce symbole n'est pas une pure perception de l'esprit, c'est un symbole objectif et efficace, grâce au lien ontologique qui le rattache à la réalité signifiée. Car, s'il y a plus, entre les diverses « étapes » du développement de la Révélation, qu'une croissance toute subjective dans la « prise de conscience » qu'en acquièrent ses bénéficiaires, si cette croissance est réelle et objective, il ne faut pas néanmoins la concevoir comme se faisant par adjonctions externes et hétérogènes, mais suivant un réseau d'orientations internes et de « lignes de force » vitales, présentes embryonnairement dès le germe initial, et plus ou moins reconnaissables à chacun des paliers qui mènent à sa pleine réalisation. Entre les diverses étapes de la Pensée révélée, une unité *organique* se soutient, en dessous des immenses variations de sa réalisation progressive. Cette unité vivante est la seule justification du sens spirituel, parce qu'elle est le seul fondement du rapport idéal de pro-

portionnalité que ce sens spirituel cherche à dégager sous le rapport objectif qu'établit le lien de causalité historique. Le symbole est, dans la Bible, plus qu'un simple signe : il est la réalité signifiée *en germe*. C'est cela, et cela seul, qu'oublie souvent l'exégèse allégorisante.

Ce que l'on appelle le sens spirituel n'est donc pas à proprement parler un sens distinct du sens littéral : il est contenu objectivement à l'intérieur de la lettre, comme un aspect, — le plus profond et le plus décisif, — qui ne se révèle qu'à la lumière, divinement acceptée par la foi, de la Révélation achevée. Il ne peut être question, en aucune manière, de l'opposer au sens littéral historique, ou seulement de l'en séparer, car il n'est que la reconnaissance de l'entière portée divine de ce sens. Il est par conséquent également et pleinement littéral, encore qu'il ne faille pas chercher à l'expliquer comme ayant été perçu subjectivement, — explicitement ou implicitement, — par l'écrivain. Il n'est qu'un rapport nouveau à la Révélation achevée, c'est-à-dire, en termes concrets, une référence au Christ. Ce rapport n'est pas perçu comme tel par l'écrivain; celui-ci, par définition, ne voit les choses qu'à son point de vue limité et inchoatif. S'il entrevoit plus — le prophète par exemple — ce qu'il entrevoit est sens littéral historique, et ne relève pas de la perspective éternelle. Mais le sens éternel n'ajoute rien d'objectif au contenu de la connaissance de l'écrivain; il la transpose et la transfigure en projetant sur elle l'éclat d'un foyer lumineux décuplé. En d'autres termes, la perspective historique est statique et limitée à l'horizon immédiat du texte, de son auteur, et des destinataires occasionnels. La perspective éternelle est vivante et dynamique, car elle situe l'étape historique dans un mouvement de vie. La première est anatomique, la seconde vitale; l'une analytique, l'autre synthétique. L'une en appelle avant tout aux ressources de l'intelligence croyante. La seconde s'ouvre au cœur livré à la foi intelligente. L'une entrevoit le divin au travers de l'humain : l'autre approfondit l'humain au contact de tout le divin.

POINTS DE VUE ÉVOLUTIF ET RÉCAPITULATIF

Cette distinction de deux perspectives ne suffit pourtant pas. Il faut la nuancer en distinguant encore, à l'intérieur de la perspective éternelle d'un passage donné, deux points de vue différents, mais complémentaires. Nous venons d'ailleurs d'insinuer cette distinction, en mentionnant le double rapport de « proportionnalité » et « d'efficience ». Le premier point de vue se situe à partir du plan historique immédiat; il cherche à révéler en lui le germe ou l'étape d'une évolution qui, de transposition en transposition, s'est achevée après lui dans le message du Christ : c'est le point de vue *évolutif*. Il poursuit la marche d'une vérité révélée depuis sa perception relative chez un écrivain sacré. L'autre position, au contraire, se met au point de vue de l'achèvement ultime que cette même vérité a reçu du Christ, pour la reconnaître préfigurée, à son stade embryonnaire ou imparfait, en remontant le courant de son évolution historique : c'est le point de vue *récapitulatif*. L'un pressent l'ouverture du plan historique sur une échappée éternelle; l'autre recherche les antécédents historiques de ce plan éternel, préalablement perçu. L'un reconnaît entre le sens historique et son développement spirituel un lien continu de causalité efficiente; l'autre souligne la causalité exemplaire et typique qu'entraîne habituellement l'existence du lien d'efficience. L'un reconnaît dans le sens historique une *préparation* positive et progressive du sens chrétien, l'autre y perçoit sa nécessaire *préfiguration*. L'étude de la perspective évolutive a pour but de dégager les grandes étapes progressives qui scandent l'évolution des principaux thèmes de la révélation au cours de son histoire, depuis la religion robuste et simple du Dieu-parent sous les Patriarches et le pacte d'une bande de Bédouins nomades avec le Dieu guerrier du Sinaï, jusqu'à la révélation du Père dans le sermon sur la montagne et la théologie paulinienne ou johannique de l'Alliance nouvelle. L'étude de la perspective récapitulative décèle au contraire, à travers ces étapes successives, la constance remarquable de ces thèmes essentiels, malgré les métamorphoses que leur font subir les transpositions ascensionnelles de l'évolution vivante. D'Abraham à Jésus, les

mêmes cycles doctrinaux déroulent les mêmes thèmes : après le cycle inaugural des *desseins divins*, que détaillent les thèmes de l'élection, de l'alliance et du peuple de Dieu, c'est le cycle de la *chute*, avec les idées de péché, de châtiement et de repentir. Le cycle de la *rédemption* lui fait aussitôt contrepoids, avec les thèmes de la miséricorde, du salut messianique et du désert purificateur. Enfin, le cycle de la *consommation* ramène l'homme dans le plan initial de Dieu, par les thèmes de l'échec, de l'espérance et de la vie éternelle. Chacun de ces thèmes est étroitement enchâssé dans l'ensemble du dessein divin, et pour en pénétrer la richesse, le lecteur doit en suivre le développement en tous sens ; tantôt verticalement dans son développement interne, tantôt horizontalement dans la pérennité de sa structure organique, tantôt circulairement dans ses attaches vivantes avec les autres éléments de la Pensée révélée. Les deux points de vue, évolutif ou récapitulatif, descendant ou ascendant, de développement effectif ou de préfiguration exemplaire sont donc inséparables et se soutiennent mutuellement. Leur recoupement est même la condition essentielle pour déterminer la portée spirituelle d'un texte, comme nous allons l'établir au prochain chapitre.

SENS « ALLÉGORIQUE » OU SENS « PARABOLIQUE »

Terminons cet exposé par une dernière mise au point sur le « sens allégorique ». Si l'on veut désigner par ce mot la transposition subjective de bouts de textes sortis de leur contexte et projetés sur un plan qui n'a avec le sens naturel aucun contact organique, il ne s'agit de rien d'autre que de pure accommodation. Si, au contraire, on veut souligner la proportion profonde et typique qui existe entre le sens littéral réel et ses développements ultimes dans les autres parties de la révélation, on est en face du sens spirituel le plus authentique. Mieux serait donc de ne plus employer ce mot, car il évoque presque nécessairement dans des esprits formés à la culture grecque l'idée d'une projection extrinsèque et détaillée, à la manière des fables d'Esopé. La typologie de la Bible ne s'apparente pas à l'allégorie artificielle des Grecs, mais à la parabole souple et naturelle des Sémites.

Elle ne relève pas d'un esprit analytique et clair, mais s'inspire d'un sens profond du mystère. Elle exprime une compréhension ontologique et vivante du symbole. Celui-ci n'est pas en Orient un signe artificiel et extrinsèque, mais une réalité objective. Ce signe réel précontient efficacement et développe organiquement une réalité supérieure, qui lui est à la fois immanente et transcendante. Le terme « allégorique » ne convient donc guère au vrai sens spirituel, car ce sens n'a rien à voir avec le jeu analytique auquel se livre l'esprit lorsqu'il agglomère des pièces détachées. Le sens spirituel peut être dit, bien plus justement, *parabolique*, car il se dégage vitalemment et synthétiquement de la réalité profonde des ensembles, comme l'ultime épanouissement en Esprit des virtualités les plus radicales de la lettre.

III

Les principes d'interprétation

On peut dégager sans peine de l'exposé précédent quelques principes indispensables à une interprétation saine de l'Écriture. Il faut en premier lieu porter un jugement de valeur sur les rapports respectifs de la perspective éternelle et du plan historique. Quelques lois en découlent, qui règlent la recherche hiérarchisée de l'une par l'autre. Un dernier principe indique dans quel esprit doit se faire cet effort de pénétration vivante.

Il est sans doute inutile d'insister encore sur la primauté objective et absolue du sens « spirituel ». Il est la plénitude du sens divin; sa recherche doit être le but ultime et la préoccupation dominante du lecteur qui veut s'assimiler le suc de la Révélation et savourer sa richesse vivante. A notre époque, il convient peut-être de souligner davantage la primauté méthodique du sens « somatique » qui doit, pratiquement, contre-balancer cette primauté de nature. Avant de juger de la valeur « économique » d'un événement ou d'une donnée quelconque, il faut percevoir cette donnée en elle-même, car c'est de sa constitution intime que rayonnent les divers ordres de relations qui la rattachent à l'ensemble auquel elle appartient. Des années d'analyse sont nécessaires

pour préparer une heure de synthèse. Le lecteur de la Bible ne se convaincra jamais assez que sa tâche essentielle doit être de se pencher inlassablement avec une foi inébranlable et un amour persévérant sur la lettre de l'Écriture inspirée. C'est à l'action de l'Esprit bien plus qu'à son propre labeur qu'il devra la pénétration lumineuse et profonde qui viendra féconder son effort en lui découvrant les richesses secrètes de la Parole de Dieu. La Parole pré-incarnée de la Bible exige, pour être reçue, la même et unique démarche de mort vivificatrice que réclame le Verbe incarné. C'est dans l'humilité de sa chair et la rugosité de son revêtement verbal qu'il révèle sa gloire de Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité. Le lecteur qui refuse d'accepter la « pauvreté » apparente du sens littéral historique ressemble à celui qui se révolte contre le scandale du Fils de Dieu, « humilié dans la forme de l'esclave », et « revêtu de la similitude de la chair de péché ». La vraie portée spirituelle de l'Écriture ne se livrera jamais au lecteur qui la recherche ailleurs que dans le sens littéral; pas plus que le croyant ne découvrira le Fils de Dieu en dehors de Jésus de Nazareth. La *loi d'Incarnation* domine toutes les formes de la vie de l'homme et le mystère de son salut.

L'interprétation du sens littéral historique repose sur ce même fait de l'incarnation biblique. Le salut chrétien est une vie éternelle basée sur un fait historique, et le mystère s'y inscrit dans le domaine de la science. L'écorce de la Bible demande à être pénétrée à l'aide de toutes les techniques humaines fécondées par la foi. L'étude de la Bible est nécessairement une science. Comme toute science, la science biblique est susceptible d'approfondissements et d'extensions variables. Mais les rudiments de sa technique sont l'amorce indispensable à toute connaissance religieuse de la Bible. Comme tout progrès de vie, la fécondité de la Bible sera toujours le fruit d'une *étude patiente sur la base de la technique*. Le progrès de la vie ne dépend pas uniquement des progrès de la technique, loin de là, et ce perfectionnement peut au contraire engendrer la mort ou le dessèchement. Mais il n'est aucun progrès de vie sans progrès technique, et il n'est pas de progrès technique qui ne soit susceptible d'entraîner une intensification de la vie. Cette intensification est même le fruit naturel de la technique,

chez le lecteur qui a compris la nécessité d'unir sans les confondre la raison et la foi, la science et la vie, l'intelligence et l'amour, la doctrine et la pratique, le Verbe et l'Esprit.

Toute lecture de la Bible suppose donc une initiation, au moins rudimentaire, à son écorce humaine et aux conclusions les plus fermes de la science biblique. Cette lecture ne portera des fruits que si la pénétration intime de l'Esprit s'amorce sur un approfondissement constant de la lettre, par une étude aussi large et complète que possible des aspects les plus humbles de la critique comme des nuances les plus profondes de la pensée. Une longue familiarisation avec le texte et une communion intime à son ambiance concrète de vie humaine sont indispensables à qui veut s'introduire peu à peu dans la perspective éternelle. Ce serait une erreur fatale que se croire capable de tirer immédiatement de la Bible un profit spirituel tangible. Le principe essentiel pour une lecture « pneumatique » se trouve ainsi posé : aucun sens spirituel ne peut être cherché que *sur la base et dans le prolongement naturel du sens historique*. Il n'est que l'aspect éternel de ce sens et il ne se révèle que par l'étude objective des orientations intrinsèques du sens immédiat à l'achèvement chrétien.

Le second principe pour l'étude du sens spirituel découle de son caractère « parabolique » et non « allégorique » : ce sens apparaît dans les ensembles, non dans les détails. L'étude spirituelle de l'Écriture *perçoit les dominantes* de la révélation en devenir, et dégage les thèmes constants qui sont la trame de cette évolution. Dans ses deux aspects, évolutif et récapitulatif, de devenir efficient ou de fixité typique, le sens spirituel doit dégager les grandes masses et non décortiquer des bouts de textes. Il peut certes exister de-ci de-là quelques versets où s'observe plus directement l'affleurement de la portée éternelle. Mais cet affleurement est accidentel et ne doit pas absorber notre intérêt. Il n'a pas d'autre but que de nous révéler l'existence d'une « veine » continue et sous-jacente, qui demande à être exploitée selon un plan d'ensemble et en profondeur. C'est la réalité historique de la pensée révélée incluse dans tel livre biblique qui précon-tient en elle la richesse chrétienne : ce n'est pas la lettre comme telle de quelques courts versets susceptibles d'inter-

prétation ambiguë. David n'est pas le type du Christ parce que le bâton qu'il porte en allant combattre Goliath préfigure la croix du Christ ou parce que la pierre de sa fronde est le symbole de la « pierre angulaire » sur laquelle trébucheront les ennemis de Jésus; on peut multiplier à l'infini des rapprochements de ce genre plus ou moins ingénieux ou puérils, il n'est que d'avoir un peu d'imagination. David est la figure du Christ parce que, sur le plan évolutif, il a efficacement préparé l'avènement du Messie en même temps qu'il a acclimaté en Israël sur le plan éternel l'idéal du roi médiateur et sauveur de son peuple. Sur ce thème fondamental, bien des traits, des détails même de sa vie peuvent se greffer et recevoir une valeur typique; mais cette valeur ne peut se reconnaître légitimement que si elle se présente comme une illustration d'un thème essentiel, ancré sur le sens littéral.

Dès lors, le « parabolisme » du sens spirituel entraîne la formulation d'un troisième principe : on ne peut reconnaître à un texte quelconque une portée spirituelle précise que si son rapport avec la vérité chrétienne achevée est objectivement discernable *simultanément sur les deux plans*, évolutif et récapitulatif. En d'autres termes, la valeur typique d'une pensée exprimée par la Bible n'est assurée que si elle est reliée sur le plan réel, par une continuité interne, à l'achèvement chrétien dont on veut en faire la préfiguration. En d'autres mots encore, un thème biblique n'a de rapport *exemplaire* avec un thème chrétien sur le plan intentionnel et récapitulatif que si ce rapport se double d'un rapport *efficace*, sur le plan historique de la Révélation en évolution. Un exemple permettra de comprendre ce point capital. Prenons le texte célèbre d'Isaïe selon les Septante : « Qui racontera sa génération ? » (Is., LIII, 8). Ce texte évoque presque irrésistiblement chez un chrétien l'idée de la naissance ineffable du Christ comme Fils éternel du Père. Il y a donc rapport exemplaire entre les deux idées : la génération « inénarrable » dont parle le prophète est une image naturelle de cette génération ineffable. Mais quel est le sens littéral du passage ? Dans le contexte, il s'agit du Messie souffrant, et le prophète veut illustrer son abandon tragique dans les termes qui sont les plus sensibles à une imagination sémitique; il ne laissera aucun fils pour perpétuer son nom. Quel rap-

port objectif et efficace y a-t-il en soi et y a-t-il eu en fait, dans l'évolution révélée, entre cette révélation de la détresse du Serviteur de Jahweh et celle de la filiation divine de Jésus ? Aucun. L'interprétation susdite — qui est celle de plusieurs Pères — n'est donc pas le sens spirituel du texte, mais une pure accommodation. Prenons par contre le nom de Josué, qui est identique en hébreu au nom de Jésus, et signifie sauveur. Il y a entre Jésus et Josué un rapport d'efficiace évident, sur le plan évolutif ; non seulement l'activité de Josué dans la conquête de la Terre promise a préparé efficacement la conquête de la « Terre » nouvelle par Jésus, mais elle a encore contribué positivement à acclimater l'idée d'un Sauveur plus parfait et d'une « Terre » plus féconde. Il est dès lors impossible de ne pas reconnaître une intention divine, sur le plan préfiguratif, dans l'identité des noms qui souligne l'analogie des fonctions. Mais il ne suffit pas de s'appeler Jésus pour être type du Christ : un rapport exemplaire externe n'est rien sans le soutien d'un rapport interne, effectif et historiquement vérifiable sur le plan des faits.

Ces quelques principes touchant le sens plénier ou « spirituel » ne sont d'ailleurs que l'application d'un dernier principe plus général : il faut, dans la Bible, *s'attacher moins aux mots qu'aux réalités concrètes* qu'ils évoquent. Sur ce point, nous avons à nous défaire le plus possible d'un travers de notre mentalité d'Occidentaux, fascinés par les mots abstraits plutôt que par les choses vivantes. Toujours nous sommes tentés d'interposer entre nous et la réalité le prisme déformant du concept. Il est évident que ce concept est en soi indispensable. Mais il ne doit être qu'un humble messager qui s'efface devant le message, alors qu'il a tendance en nous à absorber notre force d'attention. La Bible demande une réforme de notre processus mental et une révision de notre philosophie épistémologique. Elle doit nous engager à un « retour au réel ». Trop de chrétiens, trop d'exégètes ou de théologiens même abordent la Bible avec l'intention, non avouée mais d'autant plus dommageable, d'y exercer leur faculté créatrice. La lecture de la Parole de Dieu a alors cet effet imprévu de mettre en branle la machine-à-faire-des-théories, au lieu d'ouvrir le creux secret de notre besoin de vérité et de vie. L'appel du Père s'égaré dans les impasses

de notre petitesse, et n'arrive plus à rejoindre le centre intime de notre vide radical qu'il faudrait livrer. L'écran de la raison raisonnante ou dubitative vient s'interposer entre notre vrai moi et le Moi impérieux de Dieu. La raison se fait ainsi le plus subtil défenseur de notre autonomie, à laquelle les desseins divins voudraient substituer l'équilibre tout surnaturel d'une « hétéronomie » en Dieu. Pour être féconde, la lecture de la Bible doit baigner dans un courant de soumission intime et ardente au Réel, mû par tout le bon sens humain de notre foi divine.

IV

La méthode d'interprétation

Placé dans le climat favorable et pénétré des principes essentiels qu'aura manifestés en lui la claire vue du vrai sens à chercher dans la Bible, le lecteur devra encore, pour y parvenir, utiliser une méthode simple, rationnelle et vivante. Certes, cette méthode est susceptible de variations infinies et chacun doit peu à peu trouver la forme particulière qui correspond à son tempérament, à ses qualités intellectuelles et morales, et aux besoins concrets de sa vie intime. Mais les lignes essentielles de cette méthode sont constantes, car elles se fondent sur le caractère propre et unique de la Bible : son théandrisme. Cette méthode revêt deux formes principales, suivant la part plus ou moins grande faite à la technique scientifique.

I. — MÉTHODE INTÉGRALE : L'EXÉGÈSE THÉOLOGIQUE

La méthode intégrale comporte un long effort de science sur la base matérielle de la lettre. Car pour comprendre un écrit il faut d'abord savoir le lire matériellement, ce qui est une véritable science, lorsqu'il s'agit d'écrits aussi anciens que la Bible (*critique des documents*). Il faut établir aussi avec certitude la teneur exacte du texte (*critique textuelle*), et s'efforcer de déterminer le sens immédiat des mots (*critique philologique*) avant de préciser le sens des phrases par le contexte (*critique d'interprétation*). A son tour, ce con-

texte s'insère dans la trame générale de l'écrit étudié, dont il faut fixer les caractères, le genre littéraire et le style (*critique littéraire*) pour établir ensuite son origine (*critique d'authenticité*). Cet effort déjà long ne suffit pas : le ou les écrivains une fois connus, il faut les remettre dans leur cadre concret, car leur pensée est conditionnée étroitement par le milieu où ils vivent et par le cadre historique où se meuvent les contemporains auxquels ils s'adressent (*critique historique et psychologique*). Malgré le labeur fourni, l'exégète n'est pas encore sorti de l'écorce de la lettre. Pour rejoindre la doctrine inspirée, il a à déterminer les rapports de la pensée de l'écrivain avec celle de ses prédécesseurs (*critique des sources*) et avec les courants parallèles de pensée (*critique d'influence*). Ces deux dernières étapes l'introduisent au cœur de la *critique doctrinale*, qui détermine enfin avec le maximum d'objectivité les frontières précises et la teneur concrète de la pensée de l'écrivain sacré, dans chaque mot de son livre. Tel est le but que se propose le commentaire critique : il veut épuiser le contenu du sens littéral historique.

Arrivé à ce résultat, l'exégète n'a accompli que la moitié de sa tâche. Certes, dans chacune de ses démarches critiques, il a conjugué sans cesse les lumières de sa raison et de sa foi et il n'a pas un instant séparé l'aspect scientifique de l'aspect religieux. Mais il lui importe de s'enfoncer plus avant dans la pensée divine, en reconnaissant ses ramifications profondes au-delà même du plan relatif où se meut l'écrivain sacré. Il s'efforcera d'abord de situer exactement la position de cet écrivain dans le développement de la révélation, en suivant à la trace dans les écrits postérieurs la croissance des germes semés par lui et enrichis par d'autres. Il descendra ainsi jusqu'au Christ (*enquête doctrinale évolutive*). Puis, arrivé au plein épanouissement ultérieur de la pensée partielle de l'écrit étudié, il refera la marche inverse, remontant de la claire vue du terme à la complexité secrète et repliée du point de départ (*enquête doctrinale récapitulative*). Il découvrira ainsi dans le texte étudié la pleine richesse de toutes ses virtualités, incluses au creux de sa pauvreté immédiate. Alors, mais alors seulement, il pourra dire qu'il a épuisé — autant qu'un homme le peut — la plénitude inscrite par Dieu dans ce texte.

Il n'aura pourtant pas encore terminé sa mission. Connaître ne consiste pas seulement à percevoir l'objet avec le maximum d'objectivité : c'est se l'assimiler profondément. Il ne suffit pas que le sujet reçoive l'objet, il faut qu'il se moule sur lui et s'y proportionne. Cet engagement du sujet dans l'objet connu n'est pas une transformation de l'objet par le sujet, mais bien plutôt du sujet par l'objet. La Parole de Dieu n'entre objectivement en nous que dans la mesure où nous laissons s'ouvrir de plus en plus, sous sa poussée envahissante, les replis, collés par la chute, de notre être intime. La Bible tend irrésistiblement à nous reconstruire à son image, et nous ne pouvons pénétrer en ses profondeurs qu'en nous laissant pénétrer par elles. Cet engagement est intellectuel, car il implique une refonte de notre mentalité et tend à nous faire communier par l'intérieur à l'ambiance de vie et au monde d'idées concret de chaque écrivain. Mais une telle refonte de l'esprit n'est possible que par une transformation du cœur. La pleine intelligence de la Bible ne s'opère que dans une *soumission* profonde à son message.

Cette fécondation du travail technique par l'amour doit faire de l'exégète un théologien biblique : non pas qu'il ait à appliquer à la Bible les méthodes propres à la théologie technique et rationnelle, mais en tant qu'il cherche à s'établir sur le plan sapientiel et vivant où la connaissance de l'Écriture se confond avec la théologie au sens plénier de ce mot, en n'étant plus qu'une prise de conscience vivante du Message divin reçu dans l'amour. Dès les premiers pas, nous l'avons dit et redit, l'exégèse doit animer son enquête critique de foi et d'amour. Mais cette foi et cet amour doivent lui faire dépasser la méthode scientifique, pour produire dans sa conscience de chrétien une décantation personnelle et en quelque sorte expérimentale de sa connaissance objective de la Bible. Il doit puiser sa pensée vivante dans la Pensée de Dieu. Cet effort est au-delà de la stricte objectivité scientifique, car il implique une réaction subjective et un souci de synthèse, tendant à transposer les résultats de l'exégèse dans les cadres concrets de pensée et de vie qui sont propres à l'homme moderne. Mais il reste par ailleurs à l'intérieur de son objet. Il cherche seulement à se l'assimiler vitalement, un peu à la manière de saint Jean qui s'est intensément assimilé la pensée profonde de Jésus au point de ren-

dre son expression dans le IV^e Évangile inséparable de sa résonance johannique. Bien plus, cet effort reste toujours infiniment en-deçà du contenu objectif de la Bible, car aucune conscience personnelle ne pourra jamais épuiser la vertu vivifiante du mystère biblique.

Par cette discipline de l'intelligence et cet effort d'amour, l'exégète doit devenir un théologien sans cesser d'être exégète. Il retrouvera la place traditionnelle que lui reconnaissait l'Église aux temps patristiques. Il reprendra conscience de son rôle économique dans la vie en Esprit de l'Église. Il redécouvrira le caractère essentiellement charismatique et surnaturel de sa mission auprès d'elle, analogue à celui que l'Église apostolique reconnaissait aux « didascales » ou aux « docteurs ». Sa science ne peut pas être ce privilège aristocratique et égoïste qui fait parfois du savant, dans notre monde moderne, un être exceptionnel et original. Le charisme d'interprète des Écritures est une fonction essentiellement sociale. Le théologien biblique est au service de l'Église, et son effort personnel pour arriver à la connaissance vivante de la Parole de Dieu restera vain et stérile, s'il n'entre pas, comme un ferment de rajeunissement vital, dans le rythme de la vie intime du Corps mystique du Christ. Si la masse des fidèles a perdu le contact avec les sources d'eau vive de la Parole de Dieu, et si des manifestations temporaires de sclérose se sont produites dans divers domaines de la vie de l'Église, la responsabilité en incombe pour une part à ces techniciens qui n'ont pas su animer de l'Esprit les résultats de leurs travaux, et à ces docteurs qui ont négligé de revigorer la pensée chrétienne au souffle de la Lettre inspirée. Le peuple chrétien est dans l'impossibilité matérielle, psychologique, intellectuelle et morale, de faire cet immense effort que nécessite la méthode intégrale d'interprétation biblique. Il ne peut entrer en rapport avec la Parole de Dieu que par le ministère charismatique du docteur bibliste, sous la conduite du magistère de l'Église.

II. — MÉTHODE ABRÉGÉE : LA MÉDITATION CROYANTE

Plus d'un lecteur aura éprouvé un sentiment de découragement en lisant la longue énumération des diverses tech-

niques dont la Bible exige une connaissance familière, depuis la révolution scientifique des derniers siècles. De telles exigences ne doivent-elles pas écarter définitivement les masses chrétiennes du texte inspiré ? Quel fidèle, même cultivé, et disposant de longs loisirs, peut espérer devenir ce savant bibliste et ce théologien, sans avoir subi une longue préparation scientifique ? Cette conclusion serait fondée, s'il n'existait pour les lecteurs non initiés une méthode de lecture de la Bible, abrégée et facile, qui doit leur permettre de retirer du texte inspiré un profit notable et une vie intense, quelles que soient les conditions où ils se meuvent.

L'allègement essentiel de cette méthode est évidemment dans la part accordée à l'étude technique. Ce serait pourtant une erreur capitale de croire, avec la tendance « piétiste », que cet allègement puisse être suppression. Tout chrétien qui aborde la Bible doit passer par la science. Cette démarche initiale, qui est indispensable à tout approfondissement des connaissances humaines, l'est bien davantage encore pour la Bible, Parole de Dieu incarnée, où l'Esprit ne se manifeste que dans la lettre. Pour y êtreindre le Verbe de Dieu, il faut scruter les mots humains. Un *minimum d'initiation* est donc absolument indispensable à toute lecture fructueuse de la Bible. Cette initiation doit avoir pour but de mettre le chrétien au courant des principales conclusions et des résultats les plus fondamentaux de la science. Un mouvement biblique efficace ne sera jamais possible et bienfaisant, sans ce grand effort de large vulgarisation qui incombe aux spécialistes.

Il ne faudrait pas croire, néanmoins, qu'avant d'aborder la Bible le chrétien ait à s'encombrer de longues introductions ou de savants commentaires. Aucune initiation n'est supérieure à celle du contact direct avec le texte, lu et relu sans relâche, pourvu que le lecteur soit bien pénétré de quelques normes essentielles. Elles peuvent se ramener à cinq : le sens de l'histoire, le sens des genres littéraires, le sens du développement progressif de la Révélation, le sens de la foi et le bon sens tout court. Il suffira au chrétien d'avoir compris que les choses humaines se placent sur le terrain sans cesse changeant de l'histoire et que la vérité humaine est susceptible d'expressions multiples, pour comprendre du même coup que la révélation biblique n'échappe

pas à ces lois; ces quelques principes n'exigent qu'une foi solide en l'Église et un bon sens robuste. En remettant au fidèle le texte même de la Bible, on lui signalera quelques livres bien faits, où il trouvera, au fur et à mesure de ses besoins, les renseignements techniques essentiels et quelques solutions simples aux problèmes de base. Un manuel comme *Initiation biblique*, de Robert et Tricot, suffira amplement à assurer cette tâche. Le lecteur y trouvera d'ailleurs les indications bibliographiques utiles, lorsqu'il voudra approfondir certains points. Mais il faut insister pour qu'il ne s'embarrasse pas trop vite ou trop longuement de commentaires ou d'introductions. Le point capital est de lire et de relire sans relâche le texte inspiré sans jamais se lasser, ni se décourager. Trop de lecteurs se butent à la première difficulté, se plaignent de ne rien comprendre et abandonnent, découragés. Le principe essentiel est au contraire la lecture fréquente, courante, sans arrêt prolongé, mais constamment reprise. Plutôt que de s'arrêter à chaque pas, à ce qu'on ne comprend pas, il faut s'attacher à ce qu'on comprend, et passer outre aux difficultés. Peu à peu, l'esprit saisira les ensembles; il se familiarisera avec le milieu de pensée et de sentiment et percevra les grandes lignes. Bientôt, il entrera dans le mouvement du livre, en découvrira le rythme et se sentira échauffé à son contact. L'amour de la Bible naît de cette expérience initiale, et l'on peut dire que dès lors le premier pas, et le plus dur, est fait.

Cette lecture devra d'ailleurs être faite sous différentes formes. Elle devra d'abord être *liturgique*, car la liturgie, celle du temporel surtout, offre un cadre merveilleux et une initiation profonde à l'ambiance vivante de la Bible. De plus, son caractère social et parlé non moins que sa fonction sacramentelle lui assurent une efficacité unique.

Mais il ne suffit pas de se saturer des textes liturgiques. Il faut aussi lire la Bible *in extenso*. La seconde forme de lecture est la lecture suivie, simplement attentive, rapide et non interrompue. A toute occasion, le chrétien doit aimer lire ainsi le texte inspiré, si possible chaque jour à une heure donnée, dans le tram ou au repos, à quelque moment perdu. Cette lecture pourrait s'appeler *cursive*.

Une troisième forme serre le texte de plus près : c'est une étude, mais rapide encore. A quelques moments plus re-

cueillis et choisis, il faut lire un livre, une épître, quelques chapitres, en soutenant l'attention par quelques notes écrites dans un cahier spécial. Ce « Cahier de Bible » verra s'aligner à la suite questions, réflexions brèves, problèmes ou embryons de solutions, tels qu'ils se présentent à l'esprit après une méditation attentive, mais sans la consultation d'aucun livre. Cette forme de lecture biblique est sans doute la plus bienfaisante. On pourrait l'appeler lecture *méditée*.

Une quatrième forme est la lecture *doctrinale*. Car il faut que, peu à peu, le lecteur se sente capable d'aborder le texte sacré de plus près. Il n'en découvrira la richesse que si, de temps à autre, il sait consacrer une heure ou deux à une véritable étude de la Bible. Cette étude pourra ou bien se concentrer sur le sens littéral historique d'un passage particulièrement riche, ou bien sur un thème évolutif, considéré à travers toute l'histoire de la révélation. Mais normalement cette recherche sera toujours plus doctrinale que critique. Elle pourra faire appel à quelques ouvrages de vulgarisation moins générale, mais elle devra surtout se baser sur un usage familier de la concordance biblique. Cet instrument précieux de l'étude biblique n'existe malheureusement pas en français. Nous avons signalé déjà quelques thèmes doctrinaux dont l'étude, dans leurs transpositions successives, pourrait servir de base à une enquête de ce genre. Cet effort demande beaucoup de persévérance et de longs tâtonnements. Mais il est le plus fructueux complément de la lecture méditée.

Enfin une cinquième forme de lecture doit mener le chrétien au-delà même de l'intelligence croyante, en le reposant dans l'amour : c'est la lecture *sapientielle*. Il faut apprendre à prier avec le texte de la Bible. Il ne s'agit pas seulement de l'utilisation des prières contenues dans la Bible; à ce stade sapientiel, les mots importent moins que le mouvement de l'Esprit inspirateur qui élève nos cœurs jusqu'à la contemplation du Père en son Verbe. Il est évidemment des pages plus favorables que d'autres à cette élévation purificatrice. L'Évangile de saint Jean ou certaines épîtres de saint Paul ont une chaleur plus communicative qu'un récit de la Genèse ou qu'une généalogie des Chroniques. Chacun, en ce domaine, aura à faire son choix, selon ses préférences, formées à l'expérience de la lecture. Mais

ce n'est là qu'une question d'intensité. En soi, toute page de la Bible est susceptible de créer cette communication mystérieuse, lorsque la lecture est faite avec foi et amour; lorsque, surtout, elle se dégage des mots, et même de leur sens humain, pour ne plus écouter que le balbutiement inexprimable de l'Esprit. C'était la méthode d'oraison des anciens moines. En l'employant, ils manifestaient autant leur compréhension surnaturelle de la prière que leur foi en la divinité de la Bible. Un peu comme les glossolales de la primitive Église, qui parlaient en langues sans prendre garde à ce qu'ils disaient, ils avaient compris que la prière tend à transcender tout l'humain, pour rejoindre le regard personnel du Père, dans l'effusion de son Esprit. Contrairement à la lecture cursive, cette lecture doit donc être lente et longuement savourée : les mots n'y sont plus que le véhicule d'une harmonie intérieure et céleste, dont l'âme se laisse lentement pénétrer. La lettre n'est plus alors qu'une sorte de sacrement de l'Esprit.

Ces diverses formes de lecture ne sont pas consécutives. Elles sont à pratiquer simultanément et doivent se féconder mutuellement. Néanmoins, un tel équilibre ne se laisse pas atteindre d'un coup. L'initiation à la Bible doit se faire progressivement et avec patience. S'il est bon dans certains cas de commencer par une lecture intégrale de la Bible, afin d'en avoir une idée d'ensemble, il sera souvent plus sage d'en aborder l'étude par ses parties les plus accessibles. Les Évangiles synoptiques sont à lire avant saint Paul ou saint Jean, et les livres historiques sont d'une lecture plus agréable que le Lévitique. Il faut toutefois veiller à aborder simultanément l'Ancien et le Nouveau Testament, afin de s'habituer, dès le début, à les regarder comme indispensables l'un à l'autre et complémentaires. Il faut aussi avoir l'ambition d'arriver à lire *tous* les livres de la Bible et à trouver en chacun une nourriture, tout en ayant une préférence pour tel ou tel, plus riche de doctrine, ou plus adapté à nos besoins du moment. Une fois franchies ces étapes préparatoires, il faudra rester fidèle à une lecture cursive intégrale, répartie sur une ou deux années, sous forme quotidienne. L'ordre à suivre n'est pas celui qui est adopté dans nos Bibles imprimées. Il devra se calquer le plus possible sur l'évolution historique. Les Prophètes sont à lire chrono-

giquement, et de même les épîtres de saint Paul. Ceci est indispensable, si l'on veut saisir le mouvement progressif de la Révélation. Car plutôt qu'une succession de sentences détachées, c'est l'évolution harmonieuse et saisissante de l'incarnation de la Pensée divine qui doit peu à peu se révéler, par-delà l'humilité des mots terrestres, au lecteur livré à l'impulsion de l'Esprit.

CONCLUSION

Mystère biblique et mystère eucharistique

La tradition chrétienne, pétrie de la Bible, a un sens extrêmement vivant du mystère. Loin d'être synonyme d'obscurité, le mot mystère implique pour elle une lumière divine. Au lieu de se situer hors de la vérité humaine ou d'être sans contact avec l'homme, il naît au creux de cette vérité et s'amorce dans l'intelligence vivante. Le mystère, au sens positif et chrétien, est certes au-dessus de toute emprise créée : mais il n'obscurcit que parce qu'il éblouit. Il est une lumière intolérable aux yeux qui ne sont qu'humains; et pourtant, ce sont des yeux humains qu'il illumine. Qui dit mystère dit chose réservée et cachée, secret inviolable; mais qui dit mystère dit aussi révélation et vie divine. Le mystère, c'est Dieu en lui-même, incommunicable en soi; mais c'est Dieu donné gratuitement et communiqué librement au vide préconstruit des défaillances humaines. Tout mystère est une forme de l'Incarnation; car tout mystère comporte une communication ineffable sous l'espèce du symbole sensible. Il est le « sacrement » humain de la Lumière divine.

Le mystère de la Bible n'est donc qu'un aspect du mystère chrétien par excellence : celui de la communication personnelle de Dieu à l'homme dans la révélation de son Verbe incarné, sous l'inspiration vitale de son Esprit. Toutefois la place économique de cette forme dans l'ensemble du plan divin est à bien marquer. Sur le plan historique, la Bible a joué le rôle révolu d'une préincarnation verbale du Fils de Dieu, destinée à soutenir son incarnation personnelle. Mais

ce plan temporel a des répercussions éternelles. Il est un plan où l'incarnation historique du Christ se prolonge à travers le temps, vers l'éternité. Le mystère de l'Église continue le mystère du Christ, et le mystère de la Tradition poursuit celui de l'Écriture. La Tradition vivante de l'Église est le ferment actuel qui conserve à la Bible son rôle vivifiant, et poursuit, sous l'inspiration du même Esprit, la même révélation du Verbe incarné.

Ce rôle vivificateur de la Bible a d'ailleurs une fonction économique bien déterminée. Il ne se situe pas, du moins principalement, à l'origine de la vie chrétienne. La foi ne naît pas immédiatement de l'Écriture, mais de la catéchèse apostolique actuelle, tout comme la charité ne naît pas en premier lieu de la communion eucharistique, mais jaillit de l'infusion de l'Esprit, par la démarche initiale du baptême. L'Eucharistie et la Bible occupent à cet égard une place analogue dans l'économie du mystère chrétien, avec des fonctions en tous points parallèles. L'une et l'autre ne sont pas à l'origine de la vie chrétienne, mais commandent tout son développement. Elles ne sont pas les organes de sa génération, mais ceux de sa croissance. Elles ne sont pas son germe, mais sa nourriture.

Cette similitude fonctionnelle étant bien perçue, il importe cependant de souligner la diversité des domaines respectifs où s'exerce l'action identique de la Bible et de l'Eucharistie. L'Eucharistie est, au sens propre, un sacrement. La Bible ne l'est qu'analogiquement. Cela ne diminue en rien l'importance et la gravité de son rôle dans l'économie du salut. Le sacrement est un acte; il est communication d'énergie divine; il relève de la vitalité de l'Esprit du Christ et a pour but d'en assurer la diffusion. Mais, conjointement à ces moyens humains d'action surnaturelle, le mystère chrétien offre à l'homme des moyens humains de pensée surnaturelle. La vie chrétienne repose sur la connaissance chrétienne, et la charité se développe à l'intérieur de la foi. Le Verbe de Dieu illumine les intelligences pour féconder, de son Esprit, les volontés. Comme les sacrements sont les canaux de l'Esprit du Christ, de même l'enseignement chrétien, sous toutes ses formes charismatiques, est l'« induction » ou la « suggestion » du Verbe par l'Esprit. Parallèlement à l'économie vivificatrice des sacrements, le plan divin

a ainsi ménagé l'économie illuminatrice des charismes. Pour être sauvé, il faut « croire et être baptisé » (Marc, xvi, 16). Pour croître dans la vie chrétienne, il faut manger par la foi le pain du Verbe, dans sa doctrine et dans sa chair spirituelle. Cette interpénétration profonde de la Lumière et de la Vie, de la pensée et de l'agir chrétiens, de l'action illuminatrice du Fils par la sanctification de l'Esprit, a été admirablement exprimée par saint Jean dans le discours eucharistique du chapitre sixième de son Évangile. Le thème de la nourriture céleste s'y développe parallèlement dans les sous-thèmes conjoints de la foi en la doctrine et de la manducation du Pain vivant où cette foi s'exprime. La chair spirituelle du Christ est le stimulant puissant d'une vie dont sa Parole en Esprit est la lumière. La Bible est le pain du Verbe illuminateur, l'Eucharistie est la chair du Verbe vivificateur.

Cette distinction ne doit pas toutefois faire perdre de vue la profonde insertion des deux plans et leur interaction immanente. La Bible est doctrine de vie, l'Eucharistie est vie clarifiante. La Bible est Parole de Dieu, mais inspirée par l'Esprit. L'Eucharistie est « la graisse de l'Esprit », mais dans la chair du Verbe incarné. On n'insistera jamais assez sur cette identité profonde et cette corrélativité intrinsèque de leurs fonctions dans la croissance chrétienne, car ce point est trop rarement perçu. Il n'est guère de chrétien qui ne soit à notre époque un peu surpris, sinon inquiet, de voir ébaucher ce parallèle. L'Eucharistie lui paraît tellement importante, alors que la Bible se range à ses yeux parmi les moyens secondaires... Et pourtant les anciens Pères n'avaient pas craint de paraître renverser cette échelle de valeurs au profit de la Bible. Ils parlent relativement peu de l'Eucharistie, car son contact agit directement et sur un plan éminemment personnel. La Bible, au contraire, assure l'Esprit qui vivifie la chair du Christ. Elle est la doctrine de foi qui permet ce contact d'amour. Elle entre sur le plan de la conscience humaine, et polarise l'immense travail d'intelligence et d'ascèse que le contact personnel de la chair du Christ vient féconder. Sur le plan éternel, elle conserve vis-à-vis du Corps eucharistique du Christ ce rôle pédagogique qu'elle a joué sur le plan historique, dans l'incarnation temporelle du Verbe. Comme elle a été la préincarnation

verbale de la Parole de Dieu et le soutien de son incarnation personnelle, elle continue auprès du chrétien ce rôle de présanctification verbale de son intelligence aimante, en vue de sa sanctification physique par la chair eucharistique du Christ.

Le mystère de la Bible dans l'Église se situe donc au centre du mystère eucharistique. Il est son climat et son support. Pas de messe sans avant-messe. Pas d'amour sans foi. Pas de communion à la chair du Christ sans la communion à sa Pensée. Pas de fusion de cœur sans fusion d'Esprit. Pas de sacrifice d'offrande sans sacrifice de louange. Comme l'Eucharistie, la Bible n'est vie que dans la mort. Elle ne nourrit que de l'holocauste. Elle est banquet sacrificiel. Par la Bible, le chrétien meurt à son intelligence avant de mourir à sa volonté, lorsqu'il fait sien dans la communion eucharistique l'abandon total du Christ en croix. Et du même coup, par la Bible, la lumière du Ressuscité renaît jusque dans la conscience de l'homme terrestre, pour que la vie du Fils unique du Père puisse se répandre, grâce à l'Eucharistie, jusque dans sa chair mortelle.

Mystère de foi, la Bible l'est donc, comme le mystère eucharistique. Non seulement l'un et l'autre demandent l'attitude subjective de foi, mais surtout l'un et l'autre apportent au croyant l'objet de sa foi : le Verbe incarné en mots et en chair vivante. *Mystère de foi*, l'un et l'autre le sont aussi parce qu'ils sont mémorial du passé chrétien. L'Eucharistie est le signe vivant et agissant du drame historique, où le Verbe humilié dans sa chair crucifiée est glorifié en elle par l'Esprit. La Bible est le mémorial de son humiliation dans la pensée humaine; le refus ou l'acceptation de cette humiliation sépare en deux camps rivaux les sectateurs du monde et ceux qui ont reçu par cette foi « le pouvoir de devenir enfants de Dieu ».

Mais pas plus que l'Eucharistie, la Bible n'est repliée sur le passé. Mémorial d'un fait historique, elle le prolonge efficacement vers l'éternité. Comme l'Eucharistie, la Bible continue la présence du Verbe incarné et en anticipe la parousie d'une manière invisible, en Esprit. Elle est la présence de sa Pensée authentique, qui révèle sa présence dans son corps céleste. Elle est le témoignage de l'Esprit, à côté du témoignage de l'eau et du sang. « L'homme ne vit pas seulement

de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Par la Bible, sa Parole, et par l'Eucharistie, son Pain vivant, le Christ accomplit sa promesse : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation du siècle » (Mat., xxviii, 20). La Bible nourrit de son onde céleste le grain qui germe du corps total du Christ. Elle est avec l'Eucharistie *mystère d'amour*.

Et pourtant elle reste mystère : elle n'est pas la manifestation suprême. Elle est tout entière tendue vers le jour où le voile sera déchiré. Elle n'est qu'anticipation de la vision éternelle, tout comme l'Eucharistie est gage d'immortalité. Le présent qu'elles fécondent l'une et l'autre est un mouvement de devenir mystérieux. Elles sont le ferment et les arrhes de l'Esprit. Elles sont au cœur de ce dynamisme intense qui travaille la pâte entière du Royaume en croissance. Elles appartiennent essentiellement à l'Entre-deux-avènements. Elles sont les deux seins très purs de l'Église. Fondées sur le passé, elles nourrissent le germe acquis et présent du Corps mystique en vue des moissons de l'éternité. Elles sont tension de lumière et de vie entre les deux pôles extrêmes du mystère chrétien. Consacré définitivement par la mort et la résurrection du Christ, le dessein de la volonté du Père doit se dérouler dans l'Église jusqu'à la manifestation du Royaume. Alors la vision supplantera la Parole humanisée et l'Agneau immolé les espèces sensibles. La Bible et l'Eucharistie sont essentiellement eschatologiques. La foi et l'amour s'y fusionnent en mystère d'*espérance* et de consolation. Elles sont laissées à l'Église du Christ, comme les deux mains de l'Esprit consolateur en gage de la présence glorieuse du Fils, jusqu'au jour bienheureux où les cieus déchirés de notre intelligence étroite et de notre cœur fermé laisseront paraître la gloire vivifiante du Fils unique du Père, en Esprit et en Vérité.

« Chaque fois que vous mangez ce Pain, et buvez ce Calice, vous annoncez la Mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'Il vienne » (I Cor., II, 26).

DOM CÉLESTIN CHARLIER,
Moine de Maredsous.